

quer dans les substances, il l'explique par le mouvement continu qui fait entrer successivement chaque monade en communication avec d'autres entités. C'est ainsi que la première partie de la métaphysique de Hartenstein (*l'ontologie*) reproduit avec bonheur l'idée leibnitziennne d'une multiplicité de monades, et mérite, sous ce rapport, toute notre approbation. Mais, d'un autre côté, elle se perd dans des discussions inutiles et incompréhensibles en admettant la simplicité absolue de ces entités primitives, en enseignant que, prises chacune à part, elles ne sont susceptibles ni de qualités ni de changements, et qu'enfin la richesse des formes sous lesquelles elles apparaissent est uniquement le résultat des diverses combinaisons dans lesquelles ces monades peuvent entrer.

Le fantôme de ces existences chimériques poursuit Hartenstein à travers ses recherches ultérieures. Un nombre infini de monades ne saurait, à ce qu'il semble, être nécessaire pour former un tout limité. Il n'en paraît pas moins vrai que dans l'existence imperceptible se trouvent tous les éléments de l'immensité. En face de ces données contradictoires il ne reste, selon nous, qu'à conclure humblement au mystère. Hartenstein prétend pénétrer dans ces abîmes insondables. La matière composée, en dernière analyse, de parties simples, ne saurait, selon ce penseur, être divisible à l'infini. Les monades, considérées isolément, sont incapables, vu la nature qu'on leur suppose, de mouvement, d'étendue et de durée. Semblables aux points géométriques dont chacun à part est sans étendue, mais qui, placés l'un à côté de l'autre, engendrent la ligne et par suite la surface; les entités primitives sont étrangères dans leur isolement au temps, à l'espace, au mouvement, mais deviennent pour nous, qui les contemplons dans leur coexistence, la cause occasionnelle de ces notions. Nous ne concevons ces idées, dit Hartenstein, ni par suite d'un défaut inhérent à notre faculté de